

Aube et Couchant

Autrefois.—Je cherche dans mes souvenirs lointains, bien lointains, dans cette première période de la jeunesse où le commencement de l'année, époque de cadeaux et surtout de vacances, apparaissait avec des radiations d'apothéose. Pendant tout le brumeux mois de décembre, que de beaux projets caressés derrière les murs du collège. Rentré la veille au soir dans la maison paternelle, je dépouillais l'uniforme scolaire, je revêtais le petit habit de civil, de l'homme libre, indépendant.

Et, le matin, avec quel attendrissement profond, sincère, je pénétrais dans la chambre de pauvre maman, éclairée par un bon feu qui flambait dans la cheminée avec de joyeux pétilllements! On respirait encore un vague parfum de vanille, et sur les tables, amoncelées, de grandes caisses, faisant prévoir des surprises, tout ce qui peut faire plaisir à un petit jeune homme de mon âge et de mon importance.

Je m'avançais à pas discrets, contemplant la chère femme, encore si jolie avec ses cheveux blond cendré, où brillaient quelques fils d'argent vers les tempes. Elle ouvrait les yeux, et, immédiatement, je voyais ce bon regard confiant, tendre, protecteur, qu'ont seules les mères pour contempler leur petit... même lorsqu'il commence à avoir une moustache naissante. Elle m'ouvrait ses bras, et moi, je m'élançais en criant:

—Bonne année, maman, bonne année!

Et je sentais dans mon cœur d'adolescent comme un apaisement profond, comprenant que, blotti dans le nid tiède que me faisait cette poitrine, je n'avais rien à craindre, ni des hommes, ni de la destinée. J'avais la sensation exquise d'être

défendu, aimé, et c'était très doux et très bon...

* * *

Aujourd'hui.— Les grands-parents sont partis; les tempes grisonnent; c'est nous qui sommes, à notre tour, devenus les ancêtres. Nous ne recevons plus d'étrennes; nous en donnons. De protégés, nous sommes devenus protecteurs. Ce matin, à peine avait-on entr'ouvert les rideaux, j'ai vu approcher de mon lit mon petit garçon, le cœur gros de joie et d'impétueuse reconnaissance.

Très rouge, un peu ému, il s'est campé tout droit, et, d'une voix qui tremblait un peu, il a commencé une fable du bon La Fontaine:

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure...

...d'une onde pure.

Il n'a jamais pu aller plus loin. Il cherchait, très interloqué, très malheureux, et déjà je voyais les larmes qui montaient, prêtes à jaillir des grands yeux bleus effarés, devant ce désastre de la mémoire.

—Tu veux me souhaiter la bonne année, mon petit Pierre? lui ai-je dit. Eh bien! souhaite-la-moi tout simplement, sans phrases, à ton idée.

Il m'a sauté au cou en me serrant de toute la force de ses bras potelés, et j'ai savouré la fraîcheur de ce baiser ingénu, donné par des lèvres qui sentaient la fraise, tandis qu'une voix très douce me murmurait à l'oreille:

—Laisse-moi d'abord t'embrasser, papa, et puis, attends un peu... je suis sûr que ça va revenir...

Et de fait la fable est revenue, et je l'ai trouvée toute belle, toute nouvelle.